III

PIERRE DE LABRIOLLE

Notre Société vient de faire une perte particulièrement sensible en la personne d'un de ses anciens présidents, qui avait été un adhérent de la première heure et prenait aux séances une part active, Pierre Champagne de Labriolle.

Dans l'espace mesuré qui demeure disponible en ce volume prêt à paraître, il n'est possible que d'esquisser à grands traits ce que fut l'activité scientifique de notre ami.

Né en juin 1874, il fut successivement professeur à l'Université Laval à Montréal, au Collège Stanislas, au Lycée de Rennes, à l'Université de Fribourg (Suisse) en 1903, de Poitiers en 1919, de Paris en 1926. Son originalité fut, sans jamais négliger dans son enseignement le latin classique, de faire une large part à la littérature chrétienne. Cette orientation nous a valu des ouvrages dont on pourrait dire que l'intérêt va croissant : d'abord des travaux d'approche sur Tertullien (éditions du De praescriptione, *du* De paenitentia, *du* De pudicitia) ; *puis des études sur saint Vincent de Lérins (1906) et saint Ambroise (1908) ; deux gros volumes qui constituent ses thèses de doctorat sur* Les sources de l'histoire du montanisme *et* La crise montaniste *(1913) ; ensuite, synthèse d'un labeur professoral de vingt années,* l'Histoire de la littérature latine chrétienne *(1922), suivie récemment de cette si remarquable étude sur* La réaction païenne *(1934) et d'une forte contribution à la grande* Histoire de l'Église *de Fliche et Martin (t. III et IV, 1936 et 1937). Entre temps, P. de Labriolle avait collaboré activement à la Collection G. Budé, où il éditait tantôt un auteur classique comme Juvénal et tantôt un écrivain chrétien comme saint Augustin. Sa traduction des* Confessions *est un véritable chef-d'œuvre, qui contribua à le faire connaître du grand public.*

Il était aimé de ses étudiants ; sa parole éveillait la sympathie, soit aux séances de notre Société des Études latines, à laquelle il a donné plusieurs communications érudites, soit à la Société des Antiquaires de France ou à l'Académie des Inscriptions, qui l'avait accueilli en 1936. Sa bonne grâce naturelle, le charme de toute sa personne, le ton alerte d'une parole lucide, élégante, spirituelle sans méchanceté, ne pouvaient lui valoir que des amitiés. Mais cette amabilité et cette finesse cachaient l'âme d'un stoïcien, d'un stoïcien chrétien et souriant. Atteint d'un mal qui ne pardonne pas, et le sachant, il a vu venir la mort avec une sérénité qui ne s'est pas démentie jusqu'à son dernier instant, survenu dans la soirée du 28 décembre 1940.

Jacques ZEILLER.